

N° 50. — TOME VII.

10 SEPTEMBRE 1893.

PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Paul Adam : *Critique de Mœurs.*

George Vanor : *L'Art de Richard Wagner.*

Henry Fèvre : *Indications politiques.*

X... : *Histoire de Sem et Japhet.*

Emile Cère : *Le Bréviaire du Bouddhiste* (suite).

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE
PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix	Dragon.
Ajaccio	De Peretti.
Amiens	Courtin-Hecquet.
Angers	Lacheze et Cie.
Besançon	Jaquard.
Bordeaux	Bourlange.
—	Dauche.
—	Duthu.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.
Bourg	Montbarbon.
Bourges	Renaud.
Brest	Robert.
Caen	Brulfert.
Châlons-s.-Marne	Weill.
Chambéry	Baujat.
Cherbourg	Marquerie.
Clermont-Ferrand	Ribon-Collay.
Dijon	Armand.
Saint-Etienne	Chevalier.
Fontainebleau	Desprez.
Grenoble	Baratier.
Le Havre	Bourdignon.
—	Dombu.
Lille	Tallandier.

Lyon	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
Amiens	Dizain et Richard.
Angers	Aubertin.
Besançon	Carbonnelle.
Marseille	Bian.
—	Coulet.
Montauban	Grosjean-Maupin.
Montpellier	Vier.
Nancy	Visconti.
Nantes	Catelan.
Nice	Morin-Fesselier.
Nîmes	Herluison.
Orléans	Druinaud.
Poitiers	Triquenaux-Devienne
Saint-Quentin	Michaud.
Reims	Lestringant.
Rouen	Schneider.
—	Milon.
Saumur	Rumèbe.
Toulon	Milles Brun.
Toulouse	Pericat.
Tours	Flammarion,
Versailles	

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg	Treuttel et Wurtz.
Berlin	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich	Ackermann.
Stuttgart	Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne	Fereira.
--------------------	----------

SUÈDE

Stockholm	Loostroom.
---------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople	Biberdjian.
--------------------------	-------------

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

Critique des Mœurs

Dans un discours à ses lecteurs sur l'impôt du revenu, M. Casimir Périer, président de la Chambre, exprima cette pensée admirable et naïve : Le fisc aurait de grandes difficultés de contrôle, et cet impôt ne rapporterait presque rien à l'Etat, parce que, *seuls, les honnêtes gens payeraient.*

Ce dignitaire semble retenir une idée très réelle de la moralité française. Ayant beaucoup assisté à la politique et aux sentiments de la nation, il croit à un nombre très minime de gens scrupuleux dans la bourgeoisie des immortels principes à laquelle il appartient. Sans doute les rapports des préfets diagnostiquant le résultat des élections lui valurent ce mot. M. Casimir Périer eut le courage de le dire à son troupeau électoral dont la stupidité ne s'éclaira point de cette allusion et qui, après avoir couvert l'orateur de ses bravos, lui concéda le triomphe au 20 août. Parmi cette population bravement insultée par le candidat,

on ne peut noter un mouvement de révolte. L'appréciation de M. Casimir Périer parut aux électeurs tout à fait admissible, juste et rationnelle.

Ce fait d'apparence quelconque est bien significatif du temps.

Sous l'empire second, un orateur qui eût ainsi parlé eût soulevé la colère publique. Les gazettes du temps se fussent indignées. Thiers et Guizot, Girardin eussent protesté au nom de cette grande bourgeoisie qui et dont ... Maintenant cela n'est que banal et simple.

Les scrutins d'août et de septembre confirmèrent cette parole du Président. Grâce à des ballottages plus francs nous pourrions connaître un ministère Clémenceau, Wilson, Floquet, Rouvier, Dupuy. Il représenterait très exactement l'âme française éprise de l'art du vol et qui le proclame.

Ce succès du gouvernement ne saurait nous surprendre. Un tiers des électeurs s'est abstenu. Ce sont les hommes d'ignominie moindre. Les autres obéissent à l'ordre du patron dont les salaires dispensent la vie et l'homme de négoce apporte les votes de son troupeau au candidat capable de le prémunir contre les indiscretions du fisc, de favoriser ses larcins.

Malheureusement ces candidats nuls élus dans les provinces par la petite boutique ou l'industrialisme bœat vont, une fois à la Chambre, donner leur opinion sur les points importants de la métaphysique sociale. Un bon monsieur ayant emporté au fond d'une province les suffrages des bouilleurs de cru avides de leur privilège, traitera des lois économiques les plus ardues, se devra débrouiller parmi les complications formidables d'un système de lois ouvrières, de syndicats, de prud'hommes, interdire les pièces que la censure élague au gré du pouvoir.

Ces pauvres êtres s'estimant trop bêtes pour tirer de soi une idée, s'en rapporteront à d'autres, au gouvernement plutôt, dispensateur des licences, des pots-de-vins, des profits parlementaires. Et moi, homme de lettres qui aurai travaillé à un drame, y aurai mis un peu de ma foi et de mon être, qui aurai passé pardessus les obstacles fous de la concurrence littéraire pour réussir à le mettre à la scène, je verrai mon espoir d'enseignement crouler tout à coup parce que trois cents imbéciles choisis par les bouilleurs de cru pour défendre leurs priviléges locaux auront voté selon le goût de M. Dupuy, mandataire de 14.000 Auvergnats.

Il peut plaire aux dits Auvergnats de se faire assommer par les brigades centrales et de donner leur confiance à qui met en mouvement la délirante ivresse des sergots. Mais, voici Paris qui vient de nommer une députation socialiste afin de protester contre ces secouades mortelles. Est-il logique que Paris subisse, à l'encontre de sa volonté populaire, le pouvoir du pion d'Auvergne, ministre de l'intérieur ?

Est-il juste que Roubaix observe les lois économiques proposées par M. Méline cher aux vignerons des Vosges, et que les gens de l'Orne, franchement réactionnaires, se soumettent à l'instituteur laïque que M. Goblet préconise.

Maintenant que les questions d'honnêteté ont disparu pour toujours des apparences politiques, il serait souhaitable que l'on s'occupât surtout, au parlement, de la commodité publique. Un parti ne pourrait-il pas se former pour affranchir le pays de la centralisation ? Le *Droit des Minorités* ne pourrait-il être reconnu ? Les provinces agricoles ne pourraient-elles obtenir de se gouverner selon leurs besoins, et un Paris intel-

lectuel, libéral, plein d'idées à venir, de ne pas subir le pion auvergnat qu'on lui impose.

La décentralisation, la fédération des provinces libres, l'autonomie des communes, les attributions parlementaires concédées aux conseils généraux qui légifèreraient pour leurs provinces, les centres industriels munis d'une organisation spéciale : Paris redevenu commune autonome. Voilà l'ensemble des tentatives libertaires que le bien de chacun souhaiterait et qu'il conviendrait de défendre, s'il sied encore pour les âmes un peu nobles de politique.

PAUL ADAM.

L'Art de Richard Wagner

Sur l'art wagnérien, il a été publié des brochures, il a été psalmodié des conférences, il a paru même des journaux exclusifs. Mais, trop grave pour la légèreté parisienne, ce monument de splendeur poétique et musicale n'a guère sollicité qu'un très petit nombre de pèlerinages passionnés, à côté des visites d'excursionnistes par mode. Dans cette éblouissante cathédrale d'art, les uns sont venus prier avec ferveur, les autres ont circulé devant les autels en touristes. Des guides ont indiqué avec sécheresse, des poètes ont décrit avec amour, des musiciens ont détaillé avec science ; mais voici qu'aujourd'hui, devant tous ces chefs-d'œuvre qui illustrent l'Eglise, un écrivain fait irradier de nouvelles rangées de cierges sculptés qui illuminent d'une révélatrice clarté les symboles inscrits dans le rythme des œuvres suprêmes.

M. Alfred Ernst, considérant en Richard Wagner le grand poète et le grand musicien, sépare aujourd'hui

cette coexistence simultanée pour étudier le génie poétique du maître ; dans un autre volume, il commentera la merveille musicale.

Ce premier volume se subdivise lui-même en deux parties bien distinctes, dans la première, le lecteur y admire des analyses générales sur l'action dramatique dans les œuvres de Wagner, sur la métrique des poèmes, sur la transformation des mythes et l'origine des légendes, sur la plasticité décorative et la signification religieuse des drames ; dans la seconde, il s'y passionne pour l'élucidation de la grande humanité qui magnifie les héros, pour la caractérisation des grands types de pureté, de suavité, d'amour que figurent les personnages wagnériens.

Pour commenter le dramatisme des œuvres et dégager la philosophie des héros, M. Ernst a dû multiplier à l'infini les exemples et les citations, si bien que la lecture attentive de son livre équivaut à une audition complète et raisonnée des poèmes dramatiques qu'il étudie.

Richard Wagner ayant écrit les poèmes et la musique de ses œuvres, il s'ensuit que ces poèmes n'ont aucun rapport avec les livrets d'opéra auxquels nous sommes accoutumés. Il nous présente des personnages humains, des situations humaines, et non pas des roucouleurs de cavatines qui poussent leur note dans des épisodes où jamais ne nous jeta la vie. Pour ne choisir des exemples que dans des œuvres représentées à Paris, y a-t-il rien de plus humain que la clamour éperdue de Sieglinde à Brunehilde pour la conjurer de la sauver, elle et son enfant ; rien d'aussi humainement dramatique que la prière angoissée d'Elsa dans la minute tragique où se joue sa destinée ?

Dans Wagner, l'action psychologique, le drame

intérieur des personnages ne contrarie point la construction matérielle, le scénario tragique du drame ; les conflits passionnels se développent sur la logique des situations ; et cette considération est une réponse toute directe à ceux qui s'imaginent que la psychologie pure, la sentimentalité intime exclut l'architecture scénique. En effet, si Wagner a déclaré que l'intérêt de *Lohengrin* repose tout entier sur une péripétie qui s'accomplit dans le cœur d'Elsa et qui touche à tous les mystères de l'âme, il n'a pas négligé pour cela les péripéties dramatiques, la surprise des incidents, la rapidité des situations.

M. Ernst nous donne aussi sur la métrique des textes wagnériens les explications les plus nettes et les plus variées. Il nous renseigne sur le jeu des rimes, sur l'évocation plus simple des assonances, sur la symétrie des rythmes dans la versification, sur le redoublement des allitésrations ; et il nous signale judicieusement le double rapport qui existe entre les différents modes de la métrique et l'état d'âme des personnages ou le moment lyrique de l'action.

La description des grands spectacles de la nature s'exalte à l'orchestre de Wagner, aussi picturalement que le décor la peut suggérer. Par exemple, l'orage fournit au compositeur des développements symphoniques simultanés aux grands effets de scène ; on s'en peut rendre compte dans *l'Or du Rhin* et dans le second acte de la *Walküre*. Par exemple, dans *Tannhäuser*, un matin bleu enchanter l'horizon du décor, pendant que les altos murmurent un cantique correspondant à cette impression printanière. Par exemple, le déroulement grandiose de la mer dans *Tristan* et dans le *Vaisseau Fantôme*.

La création et la transformation des légendes qui ont enfanté les poèmes de Wagner ont été recherchées

par M. Ernst avec un merveilleux acharnement. Ainsi établit-il des comparaisons indéniables entre *les Fées* (le premier ouvrage du Maître) et la *Femme-Serpent* de Gozzi ; entre *Rienzi* et un roman de Bulwer ; il signale les différences entre le *Vaisseau Fantôme* et cette utilisation de la légende du Hollandais Errant par Heine ; il attribue l'inspiration de *Tannhäuser* d'abord à la légende du chevalier Tannhäuser et de Dame Vénus, puis à un poème allemand du XIII^e siècle, la *Guerre de la Wartburg*, enfin aux données historiques relatives à Sainte Elisabeth de Hongrie. De même indique-t-il les sources nombreuses du *Lohengrin*, les romans et les versions qui perpétuèrent l'histoire amoureuse de Tristan et d'Ysolde, et toute la cosmogonie norraine où apparaît pour la première fois le mythe de Siegfried. Et en citant ces origines, M. Ernst nous montre la part d'invention de Wagner et sa compréhensible admiration de la mythique scandinave pour l'appliquer à ses poèmes.

Mais ce qui, dans la lumineuse apothéose où M. Ernst fait planer Richard Wagner, attire le plus bellement, c'est la grande élévation intellectuelle avec laquelle il a pénétré la signification idéale des héros wagnériens, dégagé leur symbolisme, élucidé leur psychologie, et révélé, sous l'attitude parfois quasi-divine, leur suprême humanité. L'évolution morale d'Elsa, depuis l'initiale pureté de son cœur jusqu'à la fragilité soupçonneuse de son amour ; — l'hallucination mentale de Senta, dominée par le rêve du marin maudit ; — la sainteté d'Elisabeth protégeant le pécheur contre les glaives des chevaliers et le rachetant par sa mort contre le châtiment éternel ; — la passion si humaine de Sieglinde pour l'amant libérateur ; — l'éclosion de l'amour humain dans le cœur de la vierge Brunehilde ; — enfin, l'immolation de toutes

les héroïnes, cette immolation offerte comme preuve essentielle de l'amour, puisque Senta meurt pour la salvation du Hollandais comme Elisabeth meurt pour la rédemption de Tannhœuser ; — ces sentiments, avec leurs aspects tangibles et leur sens abstrait, M. Alfred Ernst les a décrits et exaltés dans des pages où le commentateur semble vouloir lutter de hauteur symbolique avec le créateur.

Lisez ces paragraphes sur l'assimilation de Lohengrin à l'Idéal, à l'Idéal voulant s'incorporer à la Réalité, et étant rappelé par le Principe de l'Eternité (par le Grâl) parce qu'il n'est plus invoqué par la prière, défendu par la foi et accepté absolument par l'amour. Lisez cette phraséologie si heureuse, et vous comprendrez qu'un jour Delacroix écrivit ce billet à Paul de Saint-Victor : « Je viens de lire ce que vous avez écrit sur le Cid ; j'y penserai pendant huit jours et je peindrai mieux. »

GEORGE VANOR.

INDICATIONS POLITIQUES

L'événement intéressant des élections apathiques du 20 août dernier me semble être celle de M. Jules Guesde. Non pas que sa nomination soit caractéristique d'un véritable mouvement d'opinion socialiste. Le socialisme est encore trop embryonnaire chez nous et la foule des radicaux qui se pare de cette étiquette ne l'est que d'une façon très opportuniste et très relative. Mais que M. Guesde reste isolé ou qu'il trouve à la Chambre un groupe de suivants en tête duquel se placer, son élection reste importante comme influence morale, le nom de M. Jules Guesde étant pour la foule celui même du porte-drapeau du socialisme et condensant toute l'essence de la doctrine dans ses quatre brèves syllabes, et aussi pour l'étude qu'elle va nous permettre de ce qu'un socialiste sincère, actif, intelligent, est en mesure de faire d'utile, soit au point de vue de la propagande de ses idées, soit au point de

vue de leur tentative de réalisation, dans une Chambre en somme réfractaire et hostile.

Jusqu'ici le socialisme proprement dit n'était pas représenté à la Chambre ou ne l'était qu'insuffisamment. Les Ferroul, les Baudin, les Thivrier personnaient incomplètement l'idéal des justices et des égalités socialistes. Or, si la médiocrité pour un parti arrivé comme le parti républicain qui gouverne est plutôt un gage de stabilité et de solidité qu'autre chose, toute majorité étant forcément médiocre et d'autant plus adhérente, il en va tout autrement en ce qui concerne une minorité politique.

Il est en effet de toute évidence que celle-ci, faible et puérile par le nombre, ne peut avoir d'existence et de force que par la supériorité des idées et des caractères qui la composent; elle doit compenser le nombre par l'éclat, l'étendre par l'intensité; elle ne peut vivre qu'à force de talent et d'énergie, et il ne s'agit pas seulement pour elle de vivre et de durer comme une majorité assise et gouvernementale, mais de se multiplier, de s'imposer, de grandir, de se procurer des adeptes et de s'annexer des esprits. Cela va de soi. C'est une question de force nerveuse. Vous êtes vingt contre quatre cents et vous devez être aussi forts et plus forts. Une minorité de médiocres n'existe pas, tandis qu'une majorité de médiocres ne s'en porte que mieux. C'est ce que nous avons pu juger dans le courant de la dernière période législative.

*
* *

Aujourd'hui les choses vont peut-être changer. Les ballottages ne sont pas encore scrutés au moment où j'écris, je me réserve donc pour juger décidément de la valeur de la nouvelle minorité socialiste. Mais tout en déplorant dès maintenant l'échec de M. Fourmière,

par exemple, que j'ai connu de caractère ardent, passionné et lucide, d'esprit solide et scientifique, une de ces vitalités jeunes et loyales dont le socialisme aurait tant besoin, tout en déplorant cet échec avec d'autres, je suis heureux de voir en tous cas M. Jules Guesde triompher.

Je ne connais pas personnellement l'homme dont j'ai entendu dire, comme de toute personnalité intéressante, du bien ici et du mal là. On le dit charmant dans les conversations, propagandiste, enjôleur, trop abstrait par contre comme orateur ; comme écrivain il est terne, surtout il paraît qu'il est sectaire en diable, ce qui, en somme, signifie qu'il tient à ses idées, qui sont en effet d'un absolument mathématique.

Quel que soit l'homme pourtant, et de l'avis de tous ceux qui le connaissent, M. Jules Guesde est quelqu'un, un tempérament, une idée fixe faite homme si l'on veut, une intelligence à coup sûr, quelqu'un enfin. J'avoue que cela me suffit pour le moment. Et voilà où tout l'intérêt est, à mon avis. Maintenant que la minorité socialiste de la Chambre dispose d'un homme de valeur, cette minorité et cet homme vont-ils manifester cette énergie et cet éclat qui sont une condition de la vie politique des minorités et la preuve même qu'elles sont capables de devenir majorité plus tard ?

Que va faire enfin M. Jules Guesde et son noyau de parti devant la Chambre inerte et hostile, d'ailleurs représentative d'un pays lui-même hostile pour les trois quarts à l'idéal socialiste ? Que va-t-il faire et que va-t-il dire ?

Espérer réaliser une partie de son catéchisme ? Il n'y peut pas compter. La réalisation qu'on lui offri-

rait serait tellement anodine, délayée et ironique !

Faire de la propagande en attendant, c'est tout ce qu'il peut. Mais là il peut beaucoup. Jamais jusqu'ici un langage vraiment socialiste n'a été entendu à la Chambre. Dans le coassement béat des digestions bourgeois aucun tonnerre populaire n'a retenti, une voix sonore et d'autorité qui, inutilement pour l'instant, je n'en doute pas, féconde peut-être pour l'avenir, réconfortante en tous cas dans le présent, crie bien haut, en face des petites mesures, des petites bonnes volontés et des petites comédies parlementaires, la vérité des souffrances des misérables, des ouvriers assommés de travail, de chômage, des intelligences étouffant sous la nécessité du pain quotidien à gagner pour nourrir le ventre, de tout le déchet humain des enfants voués par l'abandon à la correctionnelle, des vieux voués au suicide, des femmes jetées au trottoir, de la servilité et de l'abaissement universel des âmes et des caractères que produit notre féroce hiérarchie sociale qui fait que tout homme ayant besoin de dix francs est l'humble dépendant et le subalterne flatteur de qui est en mesure de lui faire gagner ces dix francs... Ce cri de souffrance des écrasés, ce cri de révolte des humiliés, de tout ce qui se tord sous la pression et le despotisme de l'argent, voilà ce qui serait utile et bon d'entendre résonner à la Chambre de temps à autre, à travers les débats solennels et gris des petits intérêts quotidiens de la nation.

Je ne vois guère que ce rôle à la Chambre pour un socialiste de combat, intransigeant et ardent, du moment qu'il sait n'avoir rien à espérer de pratique quant à la réalisation de son idéal.

Être l'espoir et la menace permanente, rappeler aux heureux et aux satisfaits du pays qu'il en est

d'autres qui ne sont ni heureux ni satisfaits et qui ont droit de l'être, évoquer les souffrances qui se tissent, invoquer les colères qui couvent.

Représenter l'avenir enfin et le préparer.

M. Jules Guesde le fera-t-il ?

C'est ce que nous verrons bientôt.

HENRY FÈVRE.

Histoire de Sem et Japhet

III

FAIT-DIVERS ALLÉGORIQUE

A l'écart, en ce pavillon du Bois-de-Boulogne, le lunch est préparé.

Des grillages de fil de fer le défendent, et, le long des portes quelques sergents de ville sont là pour rappeler que nul Français n'est censé ignorer la Loi.

Tout à l'heure, ces messieurs les membres du *Syndicat de l'Exaction Nationale* (C , O , ch†, etc., etc.) viendront trinquer au maintien de cet état de choses, à la prospérité de leurs entreprises, à leurs amours, à la magistrature, à l'avenir de la France, à l'idée de Patrie, au Peuple, à l'ordre dans la rue, aux contribuables, à la repopulation, au Dieu des Armées et à la Revanche, aux récoltes, au monopole en général, à la propagation de la langue et de la foi républicaine, à notre influence en Orient, aux morts regrettés, aux

réformes illusoires, à la régénération par le sport, à tout ce qui ne gêne pas le libre exercice des spéculations (fussent-elles philosophiques !).

Les sergents de ville, par leur seule présence, assureront et confirmeront ces toasts.

Mais, hors le grillage, il y a là foule : visages anxieux, longs regards de contrebande qui traversent les mailles du filet et inventorient les pâtés de Strasbourg, les friandises, les pièces montées, les bouteilles pansues ou sveltes. Comment se peut-il que tant de mangeaille soit apprêtée au bénéfice de trente convives à peine ? Disproportion flagrante. La belle ordonnance des nappes et des petites serviettes brodées rouge, des verres rangés par dignité de taille, des flacons de champagne casqués d'or ainsi que des Valkyries, l'ensemble semble l'autel d'un Dieu de cynique jouissance, dont les stewarts corrects seraient les prêtres. Les hommes d'au delà le grillage évoquent à l'aspect de ces maîtres d'hôtel, des faces entrevues de magistrats.

... Ho ! Il fait pesant ; chaleur d'orage ; le ciel est lourd à porter comme un remords. Et des nuages noirs grimpent sournoisement à l'assaut du bleu-sécurité. Les moines des baromètres rentrent dans leurs ermitage... Les visages d'oubliés qui guettent à travers le treillage, s'exaspèrent à mesure que l'orage s'approche ; ouvriers ces rares victuailles les émerveillent, ainsi les Gaulois à Rome. Petits bourgeois, ils ont goûté de ça une ou deux fois, et en gardent une saveur de regrets. Les sergents de ville, oui, ne veulent pas renifler l'odeur alliciante des truffes. Un prétexte qui permette de renverser le treillage, de bousculer les gardiens, et de manger, enfin, ces comestibles de luxe !

Certes ; mais le treillage n'est là que pour le principe et pourtant il vaut des blindages de fonte boulonnée ;

l'habitude de le respecter fait que l'on n'ose prendre l'initiative de le détruire. Il faudrait un prétexte valable, un prétexte *social*, entendez-vous.

Dieu nous entend. Il tonne, puis il pleut; de larges gouttes, des crachats plutôt, ponctuent la poussière. Ce n'est pas assez, voici mieux: des seaux, des trombes. Il pleut du prétexte.

Alors les anxieux effondrent le principe de clôture et de propriété, piétinent les gardiens de la paix, conquièrent le buffet. Quelques minutes et le pillage est complet. N'a-t-on pas le droit naturel de se mettre à l'abri en temps d'orage?

On éventre la virginité des aspics, on force l'innocence tremblante des blancs-mangers, on viole les pyramides de fruits étrangers, on souille les compotiers parés. Marche funèbre des petits fours tombés au champ d'honneur, oraison pour les sucreries décédées devant l'ennemi.

L'impunité collective autorise les pires audaces, et même en cette anarchie, l'instinct de possession triomphe; car qui a volé une assiette de sandwichs prétend ne la partager avec personne et hurle si on tente de la lui arracher.

...La pluie a cessé. La foule s'est enfuie devant le beau temps; la satiété chasse les loups hors du Bois.

Et dans quelques minutes, quand les Messieurs du Syndicat, retardés par l'orage, arriveront à cette place, ils ne trouveront plus que des ruines à payer.

IV

NUIT CLASSIQUE AU BOULEVARD

Il flotte dans l'air quelque chose d'avant Jésus-Christ.

Je sors; la nuit est triste, en deuil d'antiquité. Sur le fond noir des maisons de rapport, certains angles de monuments restitués ont des mélancolies de temples ruinés. Les passants semblent dans le passé.

Du mystère est là, autour de moi.

J'entre à l'Opéra; c'est nuit de ballet. Trois belles filles dansent un pas incomparable; le programme les dénomme Grâce I, Grâce II, Grâce III. Ces trois vieux magistrats, dans une avant-scène, qui les regardent familièrement, à la propriétaire? On me répond : « Le Premier Président Minos, le Substitut Eaque et l'Avocat général Rhadamante. »

Je ne saurais tenir en place. A la porte je partage quelque aumône entre un cul-de-jatte manchot et un vieil homme gâteux qui vend des crayons : Saturne assurément et le dieu Terne.

Un chevrier à barbe de bouc conduit ses chèvres laitières et siffle d'étranges airs dans un flûte; le Grand Pan n'est pas mort.

Par les Champs-Elysées où je m'égare, je croise de jeunes gens bien vestonnés, de hanches trop précises, et de sourire craintif. Ganymède, Hyacinthe. Voici venir l'agent des brigades centrales, Hercule en personne, qui mène le chien Cerbère à la fourrière.

Le Jardin de Paris m'accueille; au coin de la scène un écriteau prévient que s'exhibent les *Nines Sisters Apollo* dans tous leurs exercices. Elles forment un chœur original. Cependant, que le vieux Silène loue son âne aux Aphrodites de l'endroit Plutus se grise au bar; un collégien si frèle, Narcisse parbleu! s'amuse, solitaire.

Hélas! les Dieux s'en vont, par les carrefours et les lieux publics, pleurés des quadrilles à la cantonade. L'antiquité, au cours de cette nuit de déchéance, se liquide. — Que de tristesse, ô ciel d'Attique, et que de funérailles!

Je m'en retourne; au coin d'une impasse, trois horribles femmes m'incitent à vérifier leur cheminée : Clotho, Lachésis, Atropos.

...Ainsi, pour l'âme nourrie de scolarité, même dans le présent il est possible de retrouver (en quel état!) les Dieux radieux des olympes universitaires.

V

LA VILLA HOMAIS

Un jour viendra où j'aurai accepté un concordat entre le passif de mes espérances et l'actif de mes déceptions. Alors, ayant réglé toutes choses de manière à me séparer des gens de ce temps, des ordinaires débats et de toutes ces histoires, je m'en irai goûter la médiocrité du repos, de l'oubli : je m'en irai dans la Villa Homais.

Elle est située au pied d'une montagne, parmi les marécages et les eaux stagnantes ; le jour y est morne et résigné ; dans les rares clairières du parc, sous la bourre des herbes, croupit une boue malsaine faite d'un tas de plantes qui durent pourrir avant que de s'être développées ; des germes de fleurs radieuses pourrissent et nourrissent des graminées banales, des ricins. En fouillant, du bout de la canne, on tire à soi des branchages qu'un mucus noir englue.

Les bois sont communs, trop touffus et d'un vert foncé qui miroite par places : châtaigniers, noisetiers, couverts de ronces et de lierres. La noble mélancolie des sapins ne se plaît point en ces fondrières. De lourds rhododendrons buissonnent ça et là.

Autour de la pièce d'eau où jadis venaient boire les pintades, il fait étrangement abandonné : un amour de plâtre, mangé d'ulcères, tient une coquille. Par places, le miroir de l'eau a perdu son tain, une pellicule irisée le couvre ; l'odeur des cimetières, en été,

pèse aux alentours. Ici, ceux qui ont manqué leur vie peuvent venir soigner des regrets.

Au bout de l'allée est une maison en forme de boîte à thé, un étage au plus, toit d'ardoises lépreuses, volets dont la peinture souffre d'éruption cutanée, marches creusées par la petite vérole. A l'intérieur, une humidité persiste ; les plinthes se boursoufle et fendent, le plancher s'arque, le papier se laisse aller le long mur. Mobilier d'acajou plaqué, qui s'écaille par places. Au mur des lithographies coloriées, datant du premier propriétaire : *Le Moulin galant*, ô Armand Silvestre ! *le Chien du régiment* et *le Bivouac*, ô Séverine ! Un lit à baldaquin, des rideaux de cotonnade à plis mous.

Pas de bruit, pas de lumière, le silence des fins ignorées. — Au jardin, le bruit des pas s'étouffe sur la mousse ; personne ne sonne, et d'ailleurs aucune route ne conduit à la grille, on est seul ; le soleil ne saurait traverser le feuillage. On est irrévocablement seul.

Je serai bien pourachever de vivre : nulle gaieté, nulle souffrance, nulle envie de souvenirs. Le matin, sans idée, j'attendrai que le soir soit venu et le soir, je dormirai pesamment, sans rêves, jusqu'au matin. Dans le parc, je me créerai une promenade, courte, dont je ne modifierai jamais l'itinéraire ; des pas très lents ; et je me conterai mon existence comme une histoire confuse, arrivée à d'autres gens, et que je ne sais presque plus. Ainsi les jours passeront.

Dans la montagne, à mi-côte, est situé le cottage Landor. Il y fait gai, insouciant. Que m'importera, je n'y monterai point.

Sur le plateau, tout en haut est le sévère domaine

d'Arnheim ; il y fait noble et réfléchi, que m'importera ! c'est trop haut.

Mais les jours de tempête, tandis qu'à l'abri de ce bas-fonds où il ne pleut qu'à regret, je me tasserai dans le creux de mon fauteuil, au coin de mon feu, je songerai que là-haut la tourmente décoiffe les tourelles du domaine d'Arnheim, qu'à mi-côte le torrent effondre le léger cottage Landor.

Et je me réjouirai, alors ! car, moi désormais, je n'aurai plus rien à perdre — que moi dont je suis si las !

VI

UN ARTISTE.

Mal vêtu; en serait-il autrement? — Et puis, quel piètre détail chez un pur esthète; se soucie-t-on du costume, pourvu qu'on voie l'ivresse.

Le sieur, anonyme jusque-là par modestie, sonna à la porte cochère. Le verrou joua. Le sieur précité assura sa sortie en fourrant une cheville de bois dans le pène. Il claqua la porte, traversa la cour, et cria du ton de celui qui a coutume de rentrer tard « BRRR...ANT! »

La statistique a prouvé que chaque maison possédait un locataire en *ant*; donc il ne se compromettait pas.

Il monta des étages, ainsi que l'on va vers son bureau, posément, pied après pied, conscience tranquille. Au quatrième seulement, il alluma son rat-de-cave, et ajusta la pince-monseigneur qui lui venait de son père. Une pesée, deux, et puis trois, la porte cède.

Tiens! du bruit! du monde est là, on ne pourra pas cambrioler en paix, toujours des gêneurs. On va en venir aux voies de fait-divers et il déteste ça. Bah! contre fortune bon cœur. Il déplie son nontron, entre dans la chambre où la femme en chemise, à genoux sur son lit, épie son entrée. Elle essaie d'appeler au secours, mais n'y parvient pas, tant elle a peur; curieux phénomène physiologique.

Il veut la calmer : « Chut! chut! je suis ici inco-

gnito. » Mais elle remue et menace. Alors, que voulez-vous, on sort le grand jeu ; une carotide est si vite coupée !

Le silence s'est rétabli; le sieur procède à l'inventaire après décès, le vif saisit la morte. Vraiment, ces filles de joie ont tort de ne pas économiser pour les vieux jours de leurs bienfaiteurs. Vous allez m'objecter le linge fin, les dessous soignés, les jupons de soie, l'attirail du métier. Qu'est-ce que les récéleuses vous donnent de tout ça ! Une misère.

Des lettres, sans intérêt puisque signées de pseudonymes stupides, des bijoux, faux à coup sûr. Des titres de rentes au porteur; le porteur, c'est le premier venu, vous ou moi, ou lui. Bien. Oh ! il n'y en a pas des masses, juste la rémunération du travail. Il faut vivre.

Tout est visité; un douanier n'aurait pas mieux fait. Quelques bibelots sont emportés, à titre de souvenir, le sieur va partir.

Toutefois, orgueil d'artiste très excusable, il se retourne afin de contempler la scène. Le déménagement s'est effectué sans bruit, les meubles sont rangés, les clefs sont aux armoires, et assurément les muets sont là-haut qui dorment. On a évité le désordre, le scandale, le corps est sagelement allongé sur le lit et rumine son hémorragie interne; à peine une petite mare de sang.

Le très sagace malfaiteur est content de lui, il calcule que les policiers ne sauront l'atteindre. Et néanmoins, cela le vexe de laisser son chef-d'œuvre à la merci des interprétations erronées. Il se pourra que l'on attribue à d'autres l'ouvrage sur lequel il a déjà touché des droits d'auteur. Vrai, c'est le plus réussi de tous ses crimes, celui dont il peut dire : « A tel jour j'ai donné ma complète mesure. »

Allons, la vanité l'entraîne, il s'approche du lit, trempe son index dans l'encre rouge, et signe au bas du cadre : « MÉTULA, dit *Bouffi*. »

SEM ET JAPHET.

LE BRÉVIAIRE du Bouddhiste⁽¹⁾

(SUITE)

D. Est-ce cela que nous enseigne le Bouddhisme?

R. Absolument.

D. Les Bouddhistes croient donc, avec des philosophes et des savants, à la métémpsychose?

R. Oui. Transmigration et métémpsychose sont mots semblables. « Le dogme de la métémpsychose est la croyance à l'immortalité de l'âme à travers une série d'existences successives. » (Ampère.) C'est exactement la doctrine bouddhique.

D. Mais n'a-t-elle pas été celle de plusieurs écoles philosophiques?

R. Elle a été celle de quelques-uns des plus grands

(1) Voir le numéro du 10 août.

génies de l'humanité, de Pythagore, de Platon notamment, et de leurs disciples. Jean Reynaud a expliqué clairement ce qu'était la transmigration ou métém-psycose.

D. Que dit-il ?

R. « L'âme, dit-il, de vie en vie, de monde en monde, disparaissant de l'un pour reparaître dans un autre, toujours portée par tendances qu'elle a à s'élever d'une sphère inférieure à une sphère supérieure, toujours douée des forces plastiques qui lui sont nécessaires pour se former les organes dont elle a besoin, l'âme accomplit avec plus ou moins de rectitude et de félicité les phases successives de son perfectionnement infini ; née dans les bas-fonds de l'univers, ballottée dans des régions moyennes, après une suite d'épreuves plus ou moins longues, elle en atteint les paisibles sublimités, ineffable récompense des mérites qu'elle a su acquérir. »

D. Le Bouddhisme raisonne ainsi ?

R. Oui. Pour lui, « les âmes passent par des vies successives où s'opère par degrés leur purification. Les chrétiens closent à la mort notre existence corporelle, puis nous font subir un jugement unique d'où nous sortons élus ou damnés. Et pourtant ils ont vu que cette opinion était trop absolue, car ils ont introduit le purgatoire qui par ses effets équivaut à la transmigration. » (Em. Burnouf.)

D. Que disait le Bouddha Çakya-Mouni ?

R. « Tout composé est périssable, ce qui est composé n'est jamais stable. »

D. Et comment le grand prêtre Sumangala explique-t-il cette doctrine des renaissances ?

R. « Les Bouddhistes, dit-il, ne croient pas qu'une seule existence suffise pour impliquer une récompense ou une punition éternelle. Le grand cercle des renais-

sances est toutefois plus ou moins vite parcouru suivant la pureté et l'impureté des diverses existences personnelles. » (Olcott-Sumangala.)

D. Mais les personnes âgées se rappellent les incidents de leur jeunesse malgré que leur physique et leur intelligence aient changé. Pourquoi donc le souvenir de nos vies passées n'est-il pas de même conservé dans notre présente existence terrestre?

R. « Parce que la mémoire est comprise dans les Skandas et que les Skandas ayant changé, une nouvelle mémoire s'ensuit qui ne retient que les particularités de la nouvelle existence. » (*Id.*)

D. Les Epicuriens qui, seuls, parmi les écoles philosophiques de la Grèce, ne croyaient pas à la transmigration des âmes, n'ont-ils pas insisté sur cet argument : Si nous avons vécu une première vie, comment ne nous rappelons-nous pas ce que nous avons fait?

R. Les philosophes ont, de tout temps, traité la question de la mémoire et avec une telle abondance qu'il est impossible d'ouvrir un débat sur ce sujet, à propos du Bouddhisme. Il faudrait d'abord examiner la question de savoir si la mémoire est une faculté à part ou si chaque faculté a sa mémoire.

D. La mémoire ne disparaît-elle pas quelquefois dans une même vie?

R. Oui, elle peut disparaître. Taine dans son traité de *l'Intelligence*, Ribot dans ses *Maladies de la Mémoire* en donnent plusieurs preuves. Et nous voyons l'homme sain lui-même oublier le jour de sa vie intellectuelle pendant la nuit. « Chose étrange, on sort d'un rêve intense et plein d'émotion ; il semble qu'un état si violent doive aisément et longtemps se reproduire. Point du tout : au bout de deux ou trois minutes, les objets si

nettement aperçus se fondent en vapeur et ces vapeurs s'évanouissent. » (Taine.)

D. Les disciples d'Epicure n'opposent-ils pas un autre argument aux disciples de Pythagore?

R. Ils objectent le caractère permanent et uniforme des animaux, et demandent pourquoi le tigre est toujours cruel, le mouton toujours timide, si l'âme du tigre peut passer dans le corps du mouton et réciproquement. Les philosophes grecs, partisans de la métémpsycose avec Platon, Empédocle et cent autres, ont répondu facilement à cette objection (1).

D. Certains faits dont nous pouvons constater la réalité ne semblent-ils pas détruire les objections des Epicuriens?

R. Oui. « L'organisation et le système nerveux, en se transformant chez eux (les animaux qui subissent des métamorphoses), amènent tour à tour sur la scène deux ou trois personnes morales dans le même individu : dans la chrysalide, dans la larve et dans le papillon, les instincts, les images, les souvenirs, les sensations et les appétits sont différents ; le ver à soie qui file et son papillon qui vole, la larve vorace du hanneton avec son terrible appareil d'estomacs et le hanneton lui-même sont deux états distincts du même être à deux époques de son développement, deux systèmes distincts de sensations et d'images entés sur leurs formes distinctes de la même substance nerveuse.

« Si un sommeil pareil à celui de la chrysalide nous surprenait au milieu de notre vie et si nous nous réveillions avec une organisation et une machine ner-

1. Il serait long, en dehors de notre objet, de nous attarder à l'examen de cette controverse. L'idée de la transmigration n'est même pas discutée par les adversaires du Bouddhisme dans l'Inde. Ils l'admettent.

veuse aussi transformée que celle du ver devenu papillon, la rupture entre ces deux personnes morales serait visiblement aussi forte chez nous que chez lui. » (Taine, *De l'Intelligence*.)

D. Quelle conclusion tirer de ces observations ?

R. Que la croyance bouddhiste à la transmigration des âmes, adoptée par la plupart des philosophes de l'ancienne Grèce, peut être défendue avec des arguments scientifiques.

D. Dans le Bouddhisme, qu'est-ce que le *grand véhicule* et le *petit véhicule* ?

R. Mahâyâna signifie grand véhicule.

Hinayâna signifie petit véhicule.

« Le mot véhicule est consacré dans la langue religieuse du Bouddhisme pour désigner les moyens de salut qui font franchir aux êtres l'Océan des transmigrations (Samsâra) pour arriver au port du salut (Nirvâna). Le grand véhicule est celui des hommes intelligents; le petit véhicule est destiné aux esprits plus faibles (1). »

D. Le Bouddhisme enseigne-t-il que l'homme ne renaît que sur cette terre ?

R. Non. « Nous apprenons que les mondes habités sont innombrables. C'est la prépondérance du mérite ou du démerite individuel qui détermine le monde dans lequel une personne doit renaître. » (Olcott-Sumangala)

D. Est-il facile de comprendre que l'âme humaine puisse vivre dans une autre planète ?

R. Non. Mais « il faut se dégager entièrement des sensations et des idées terrestres pour être en situation de comprendre la diversité infinie manifestée par les différentes formes de la création... Rien n'est si

1. Ryanon Fujishima. *Le Bouddhisme japonais*.

difficile à comprendre que ce que l'on ignore, rien n'est plus simple que ce que l'on connaît. » (Camille Flammarion, *Uranie*.)

D. Les âmes peuvent-elles donc se transporter d'un monde à l'autre?

R. « Oui, les forces animiques peuvent se transporter d'un monde à l'autre, non partout, ni toujours, assurément, et non toutes. Il y a des lois et des conditions. » (*Id.*)

D. Jusqu'où s'étend cette idée de transmigration? L'homme, après avoir perdu la forme qu'il a dans cette vie, reprend-il seulement une forme humaine? Peut-il indifféremment reprendre une forme supérieure ou recevoir, à un échelon plus bas, une forme animale?

R. « Oui, l'idée de la transmigration s'étend pour le Bouddhisme aussi loin que possible; elle embrasse tout depuis le Bodhisattana, qui va devenir un Bouddha parfaitement accompli, et depuis l'homme jusqu'à la matière inerte et morte. L'être peut transmigrer sans aucune exception dans toutes les formes quelles qu'elles soient, et, suivant les actes qu'il aura commis, bons ou mauvais, il passera depuis les plus hautes jusqu'aux plus infimes. » (Barth. Saint-Hilaire.)

D. N'est-ce pas la doctrine professée par Platon?

R. C'est exactement la même. Platon professait aussi que l'âme peut remonter des conditions les plus viles aux conditions les plus hautes, après s'être purifiée par l'expiation.

D. Les âmes transmigrent-elles dans des corps toujours du même sexe?

R. Non. Les âmes sont insexuées; aucune différence n'est établie entre les hommes et les femmes, absolument égaux et semblables au point de vue spirituel. « Il y a égalité virtuelle des deux sexes qu'on peut

considérer comme un dédoublement du même sexe. »
(De Rosny, *Cours.*)

V

LE NIRVANA

D. Qu'est-ce que l'Enfer?

R. « L'Enfer, répond le catéchisme catholique, est un lieu de tourments où les damnés sont pour toujours séparés de Dieu, et souffrent avec les démons des supplices qui ne finiront jamais. »

D. Le Bouddhisme reconnaît-il l'existence d'un enfer?

R. Absolument pas. Il ne croit pas qu'il y ait de bagne perpétuel pour les âmes. Il n'admet pas qu'il y ait des fautes éternelles, punies éternellement. Tout péché peut être racheté. Il n'y a pas de Seigneur vengeur, éternellement irrité.

D. Qu'est-ce que le Paradis?

R. Le Paradis, dit encore le catéchisme catholique, est « un lieu de délices où les Anges et les Saints jouissent d'un bonheur éternel et parfait, par la vue et la possession de Dieu. »

D. Le Bouddhisme reconnaît-il l'existence d'un tel Paradis?

R. Non.

D. Mais croit-il à l'existence d'une espèce de Paradis?

R. Non.

D. Qu'est-ce donc que le Nirvâna?

R. Le Nirvâna ne peut aucunement être comparé à un lieu de délices matérielles (Mahomet) ou spirituelles (Jésus); c'est un état de l'âme.

D. Quelle est la signification du mot Nirvâna?

R. « Dans les versions des textes sanscrits de Népal, le terme de Nirvâna est rendu par les mots *Nya-ngan-las-hdah-ba* qui signifient littéralement « l'état de celui qui est affranchi de la douleur » ou « l'état dans lequel on se trouve quand on est ainsi affranchi. D'autres disent que « c'est l'état d'être affranchi de la loi de transmigration (1). »

D. Qu'est-ce que le Nirvâna?

R. « Le Nirvâna, c'est-à-dire, d'une manière très générale, la délivrance ou le salut, est le but suprême que le fondateur du Bouddhisme a proposé aux efforts de l'homme. » (Burnouf.)

D. Maintenant qu'est-ce que cette délivrance et quelle est la nature de ce salut?

R. Tous les Bouddhistes, en Orient comme en Occident, ne sont pas d'accord sur ce point.

D. Le Nirvâna, est-ce l'anéantissement, l'extinction?

R. Plusieurs écoles et de nombreux savants le nient. Le mot Nirvâna est mal traduit par les mots de *néant* ou de *vide*; « le vide, pour les disciples du Bouddha, c'est l'absence de tout ce qui nous enchaîne aux servitudes inhérentes à la forme, le *néant* c'est la délivrance définitive et absolue de tout ce qui se rattache à ces servitudes. » (L. de Rosny).

D. Le Nirvâna serait donc le maintien de l'existence?

R. Oui, l'âme est dégagée des souffrances physiques; elle ne va plus habiter les corps. Elle reste dans un état parfait d'indépendance. « Tu arriveras au

1. Schmidt, *Deutsch-Wörterbuch*.

Nirvâna, disent les livres bouddhiques, là où tu ne trouveras plus ces quatre choses ; la naissance, la vieillesse, la maladie, la mort. »

D. En quoi consiste donc l'extinction ?

R. Le mot Nirvâna signifie extinction (proprement : souffler une flamme, une lampe, etc., pour l'éteindre). Le Nirvâna met fin à l'éternelle métamorphose, aux épreuves, aux expiations, au tourbillon incessant de la vie. On sait que l'interprétation du mot Nirvâna est discutée chez les Bouddhistes eux-mêmes. Les uns, comme les écoles du Hinayâna, y voient un anéantissement du corps et de l'âme. D'autres, comme les écoles du Malâyâna, pensent qu'il ne faut l'entendre que dans le sens d'affranchissement des passions au sein d'une existence immuable de l'âme dans un état de bonheur(1).

D. Que pense du Nirvâna le grand-prêtre Suman-gala ?

R. Olcott, dans l'édition originale de son ouvrage, avait mis ceci :

D. Survit-il quelque chose de l'homme dans le Nirvâna ?

R. « Absolument rien de l'homme physique ; quant à ce qui est de la survivance d'une sorte d'entité abstraite, les opinions diffèrent chez les métaphysiciens bouddhistes. Mais tous s'accordent à croire qu'avant d'atteindre le Nirvâna, tout ce qui a pu provenir de l'organisme matériel doit être dissipé. » Le grand-prêtre n'admit pas cette doctrine et il fit les réponses suivantes :

D. Qu'est-ce que le Nirvâna ?

R. « Une condition où tout changement cesse, où le repos est parfait, avec absence de désirs, d'illusions

1. Raynou Fujishima, *Le Bouddhisme japonais*.

et de peines, avec oblitération totale de désirs, d'illusions, et de peines, avec oblitération totale de tout ce qui fut l'homme physique.

« Avant d'atteindre le Nirvâna, l'homme renaît constamment. Dès qu'il l'a atteint, il ne renaît plus. »

D. Les savants qui ont étudié les livres bouddhiques admettent-ils cette théorie métaphysique ?

R. Plusieurs orientalistes (Burnouf, etc.) regardent le Nirvâna comme l'anéantissement absolu de l'âme, de tout l'être. Henri Hardy, qui fut missionnaire à Ceylan de 1825 à 1845, est très affirmatif : « Le Nirvâna est la destruction de tous les éléments de l'existence... Tous les principes de l'existence sont anéantis et cet anéantissement, c'est le Nirvâna... Ce système est très conséquent : le matérialisme, l'athéisme et la cessation complète de toute existence sont des idées qui se tiennent ou disparaissent ensemble ; si l'on prouve les deux premières, la troisième s'ensuit naturellement. »

D. Ne pourrait-on pas conquérir ce repos, le Nirvâna, avant sa mort ?

R. « Le Nirvâna est jusqu'à un certain point compatible avec la vie dans les croyances bouddhiques et on peut le quérir même avant d'être mort, bien que ce ne soit pas encore le vrai Nirvâna. » (Barthélémy Saint-Hilaire.)

D. Quel reproche les Brahmanes adressent-ils aux Bouddhistes ?

R. Ils leur font surtout un grief « de croire à une destruction complète. » Barthélémy Saint-Hilaire s'appuie sur ce fait pour prétendre que le Nirvâna n'est que l'anéantissement. « On peut appuyer cette opinion, dit-il, sur des autorités irrécusables : d'abord sur le caractère propre du bouddhisme venant contre-

dire et remplacer la foi brahmaïque ; en second lieu sur l'athéisme irréfléchi et spontané de la nouvelle doctrine ; troisièmement, sur ses rapports avec le Sâṅkhya de Kapila ; puis ensuite sur le texte même du *Tripitaka* bouddhique, sur les noms significatifs que les brahmanes infligent aux Bouddhistes, et enfin sur la métaphysique tout entière du bouddhisme. »

D. Les deux opinions peuvent-elles se concilier ?

R. Le Bouddhisme n'ayant aucun article de foi, aucun dogme obligatoire, les Bouddhistes peuvent, à leur gré, estimer que le salut, le Nirvâna, est l'anéantissement du corps et la délivrance pour l'âme — ou que le but suprême, le Nirvâna, est l'anéantissement de l'être tout entier.

VI

L'AME

D. Vous nous avez parlé de l'âme (page 40), mais qu'est-ce que l'âme, exactement ?

R. « L'école de Sud considère l'âme comme un mot employé par l'ignorant pour exprimer une idée fausse. Si tout est sujet à changement, l'homme y est compris et chacune de ses parties matérielles doit changer. Ce qui est sujet à changer n'est pas permanent. Il ne peut donc émaner une survivance immortelle d'une chose changeante. » (Olcott-Sumangala)

D. L'âme ne naît donc pas immortelle.

R. Le Bouddhisme repousse l'idée de l'immortalité de l'âme et l'accepte en même temps, c'est-à-dire qu'il ne la conçoit pas à la mode des chrétiens. « La mort

n'est qu'une modification aussi trompeuse que tout le reste. L'homme renaît tout entier dans telle espèce d'êtres ou dans telle autre, selon ses mérites ; mais il n'y pas eu de destinée spéciale, ici pour son âme, et là pour son corps. L'âme a transmigré dans un autre corps, c'est vrai ; mais elle n'est pas plus distincte de ce corps nouveau qu'elle ne l'était de l'ancien ; elle ne vit jamais sans lui. « (B. Saint-Hilaire.)

D. Tout cela n'est-il pas obscur ?

R. Tout cela pénètre difficilement dans un cerveau habitué à nos concepts métaphysiques, mais le vrai n'est pas toujours compréhensible. « Toute la lumière que la science peut nous apporter sur cette terre n'est qu'un faible rayon filtrant sous la porte de l'inconnu. Nous savons tous que nous mourrons mais nous ne le croyons pas. Eh ! comment pourrions-nous comprendre la mort, qui n'est qu'un changement du connu à l'inconnu, du visible à l'invisible ? Que l'âme existe comme force, c'est ce qui n'est pas douteux. Qu'elle ne fasse qu'un avec l'atome cérébral organisateur nous pouvons l'admettre. Qu'elle survive ainsi à la dissolution du corps, nous le concevons. » (Camille Flammarion, *Uranie*.)

D. Mais quelle est-elle ?

R. Comment un homme pourrait-il faire une réponse formelle ? « La plupart des âmes ne se doutent même pas de leur propre existence. Sur les quatorze cent millions d'êtres humains qui peuplent notre planète, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes ne pensent pas. » (*Id.*)

VII

LES PRÊTRES ET LE CULTE

D. Qu'en pensent les prêtres du Bouddhisme ?

R. Le Bouddhisme n'a pas de prêtres, à proprement parler. Il n'a pas de dogme imposé. Il a horreur du *Credo quia absurdum* de saint Augustin. Il pense comme Schopenhauer : « Demander qu'un grand esprit, un Gœthe, un Shakespeare, accepte avec conviction, *implicita bona fide et sensu proprio*, les dogmes d'une religion quelconque, c'est demander qu'un géant chausse les souliers d'un nain. »

D. Il n'y a donc pas, dans le Bouddhisme, « de dogmes que nous soyons requis de croire sur parole » ?

R. « Non. Nous sommes au contraire requis de ne rien accepter de confiance, que ce soit écrit dans les livres venus de la tradition ou enseigné par les sages. Bouddha a dit que nous ne devions pas croire à une chose uniquement parce qu'elle a été dite, ni dans les traditions parce qu'elles viennent des temps passés; ni à ce qui passe simplement pour vrai; ni aux écrits des Sages parce que les Sages les ont fait; ni sur la seule autorité de nos professeurs ou de nos maîtres. » (Olcott-Sumangala.)

D. Quand devons-nous croire ?

R. Quand notre conscience nous le commande et pas avant; quand l'écrit, la parole ou la doctrine sont contrôlés par notre propre raison et notre sens intime. « Pour cela, dit Bouddha, je vous ai enseigné de ne croire que d'accord avec votre propre conscience,

mais alors de conformer absolument vos actes à vos opinions » (1)

D. Mais Bouddha n'a-t-il pas institué des prêtres pour garder la véritable tradition religieuse?

R. « Non. Personne n'ignore que Bouddha ne ménaçait point ses adversaires les prêtres (les brahmes) ; qu'il les traitait d'hypocrites, de charlatans, de jongleurs. On sait encore que Bouddha n'admit dans son système religieux ni sacerdoce, ni classe sacerdotale et que les religieux chargés de « faire tourner la roue de la loi » étaient choisis dans toutes les classes de la société » (2).

— « Dans sa forme primitive, le Bouddhisme n'admet pas l'institution des prêtres. » (De Rosny.)

D. N'en existe-t-il pas maintenant?

R. « Les religieux bouddhistes ne sont pas à proprement parler, des prêtres. Selon nos idées le prêtre a pour mission d'offrir le saint sacrifice et par là d'être le médiateur entre Dieu et le fidèle... Dans tout l'occident, le prêtre a été jadis et se trouve encore aujourd'hui l'intermédiaire entre Dieu et l'homme et c'est ce qui donne un caractère sacré à sa fonction. Rien de pareil dans le Bouddhisme. Comme il n'y a pas de dieu personnel, il n'y a pas de saint sacrifice, il n'y a pas d'intermédiaire. » (Em. Burnouf.)

D. Ne s'est-il pas créé une caste sacerdotale?

R. Non. Il n'y a pas de corps privilégié qui soit chargé des pratiques et des cérémonies pieuses. Les religieux, engagés dans les ordres, car cette expression leur convient aussi, ne forment point une corporation régulière ni générale ; ils n'exercent aucun pouvoir officiel. » (B. Saint-Hilaire.)

1. Kalama Sutra.

2. *La Théosophie bouddhique, c'est le nihilisme.*

D. Les prêtres bouddhiques diffèrent donc des prêtres des autres religions?

R. Oui. « Dans les autres religions, les prêtres se disent les intercesseurs entre les hommes et Dieu pour obtenir le pardon des péchés. Les prêtres bouddhistes ne reconnaissent ni n'attendent rien d'un pouvoir divin, mais ils doivent gouverner leur vie selon la doctrine de Bouddha et montrer le vrai chemin aux autres. Les Bouddhistes tiennent l'idée d'un dieu personnel pour une ombre gigantesque jetée sur le vide de l'espace par l'imagination des hommes ignorants. » (Olcott-Sumangala.)

D. N'existe-t-il pas de culte?

R. Ce qui pourrait s'appeler le culte porte le nom de *Pudja* ou *honneur*, tandis que chez les Brahmanes, il se nomme *Yadjna* ou *sacrifice*. C'est un hommage tout spirituel rendu à la vertu de Bouddha. « Le Bouddha n'est pas un Dieu qu'on implore; ce fut un homme parvenu au degré suprême de la sagesse et de la vertu. *Le Bouddhiste ne le prie pas*; il médite sur le tombeau du maître, dépose quelques fleurs devant son image. Tel est le culte bouddhique dans toute sa simplicité. Il est vrai que, dans la suite des temps, ce culte a pris des développements, un éclat, une solennité que nul autre ne dépasse; mais il n'a pas perdu son caractère honorifique. » (Em. Burnouf.)

D. Les pagodes n'ont-elles pas la destination des églises?

R. Non; et d'abord « tant que vécut Çâkyâ-Mouni, on ne trouve pas de traces de temples bouddhiques. (1) »

Voltaire dit en parlant des habitants de l'Inde :

1. De Milloné, *Conférence*.

« Leurs rites, leurs pagodes, prouvent que tout était allégorique chez eux : ils représentent encore la vertu sous l'emblème d'une femme qui a dix bras, et qui combat dix péchés mortels figurés par des monstres. Nos missionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la vertu pour celle du diable et d'assurer que le diable est adoré dans l'Inde. Nous n'avons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir et pour les calomnier. »

D. Qu'est-ce que la messe catholique ?

R. « La messe, dit le catéchisme, est le sacrifice du Corps et du Sang de Jésus-Christ, offert sur l'autel sous les apparences du pain et du vin, pour représenter et continuer le *sacrifice* de la croix. »

D. Les bouddhistes disent-ils une Messe ?

R. Non. Ils ne font pas de *sacrifice* (*Yadjna*), ils rendent des honneurs à un sage (*Pudja*). « Le temple bouddhique n'est pas un sanctuaire ; c'est un *stûpa* ou dôme terminé en pointe, fait à l'imitation de l'édifice qui fut élevé sur les cendres de Çakya-Mouni. Ce n'est pas « la maison de Dieu » ; c'est une construction honorique, une sorte de cénotaphe, destiné à rappeler la mémoire du fondateur de la religion. Quand un néophyte veut faire partie de l'Assemblée des fidèles, il ne dit pas : « Je crois au Père, au Fils et à l'Esprit, au seul Dieu en trois personnes » ; il dit : « Dans le Bouddha je me réfugie, dans la Loi je me réfugie, dans l'Assemblée je me réfugie. » (Em. Burnouf.)

D. Le bouddhiste doit-il prier Bouddha ?

R. Non. Le Bouddhiste ne fait pas de prière, mais il médite. Il n'invoque pas le secours d'une divinité. Pour se soustraire à la douleur, il ne compte que sur lui ; il s'oublie pour contempler l'ensemble des êtres. Ce monde entier, il le contemple par cinq méditations

dont la première s'appelle *Nutta bavana* ou réflexion sur l'amour (1).

D. Quelle est la première méditation ?

R. Pensant à toutes les créatures vivantes et songeant quelle félicité serait la sienne s'il était lui-même affranchi du chagrin, de la passion, des mauvais désirs, il souhaite à tous les êtres cette félicité. Puis, à l'endroit de ses ennemis, ne se souvenant que de leurs bonnes actions, il s'efforce en toute sincérité de leur souhaiter tout le bien qu'il pourrait chercher pour lui-même.

D. Quelle est la seconde méditation ?

R. La seconde méditation (*Karuna bhavana*) est celle de la pitié. Pensant à tous les êtres qui souffrent et s'efforçant de concevoir leur douleur, il tâche d'y compatir et d'éveiller en soi le chagrin des autres.

D. Quelle est la troisième méditation ?

R. La troisième est la méditation sur la joie. (*Mudtha bhavana*). Pensant à tous les êtres qui sont heureux ou qui croient l'être, le Bouddhiste se figure le bonheur des autres et se réjouit de leur joie.

D. Quelle est la quatrième méditation ?

R. La quatrième méditation (*Asuba bhavana*) est celle de l'impureté, Pensant à la bassesse et aux souillures des corps, aux horreurs de la maladie, il se dit que tout cela passe comme l'écume de la mer, que tout cela n'existe que par l'éternelle succession des naissances et des morts et que cette succession n'est qu'une apparence.

D. Quelle est la dernière méditation ?

R. Enfin arrive la méditation sur la sérénité (*Upes-*

1. Dans un remarquable récit de voyage aux Indes, publié en 1891, M. André Chevillon expose quelles doivent être ces cinq méditations.

kha bhavana). Pensant à toutes les choses que les hommes tiennent pour bonnes ou pour mauvaises et qui, toutes, sont passagères, au pouvoir et à la dépendance, à l'amour et à la haine, à la richesse et à la pauvreté, à la renommée et au mépris, à la jeunesse et à la beauté, à la décrépitude et à la maladie, il les contemple avec une indifférence invincible, avec une sérénité absolue.

VIII

SCIENCE ET AMOUR

D. Quel est le but de ces méditations ?

R. « De perfectionner son intelligence, comme le veut le Bouddha qui découvrit le secret de la misère humaine. »

D. Pouvez-vous dire en un seul mot quel est ce secret ?

R. Ignorance !

D. Et quel est le remède ?

R. « Chasser l'ignorance et devenir sage. » (Olcott-Sumangala.)

D. Que pense de la science moderne le grand-prêtre Sumangala qui s'exprime en ces termes ?

R. Il conforme ses actes à ses paroles de progrès ; « Sumangala est familier avec Comte, Buchner et Darwin, dont il lit les œuvres dans le texte original. L'entrée de ce dernier dans le Nirvâna (le repos) a été célébrée par une cérémonie spéciale à la Widyodaya-Parivena, aussitôt que sa mort a été connue à Ceylan (1). »

1. Paul Bourde, *De Paris au Tonkin*.

D. Le Bouddhisme se fait donc une haute idée de la science?

R. Oui. « Le nom de Bouddha ne signifie pas autre chose que le Savant, l'Éclairé, ou aussi l'Éveillé. Il vient de la racine *Boudh*, connaître. Ce titre est assez modeste si on le compare au rôle immense joué par celui qui l'a reçu ou qui l'a pris; mais il montre en même temps la haute idée que le génie indien s'est faite de la science, qui, selon lui, est capable de sauver l'homme. » (Barthélemy-Saint-Hilaire.)

D. La Science suffit-elle?

R. Non; il faut y joindre l'amour du prochain. « Bien que l'Amour et la Science soient les deux coefficients essentiels dans le dogmatisme bouddhique, ils ne le sont titre égal qu'à la condition de se compléter l'un à l'autre, de se confondre en quelque sorte, de devenir une seule et même chose... La connaissance! Tel est le but suprême et la suprême aspiration du Bouddhiste. Le progrès doit être continu; le monde doit sans cesse se perfectionner. » (L. de Rosny.)

D. L'amour d'autrui est donc le premier devoir de l'homme?

R. Oui. « Comme une mère, au risque de sa propre vie, défend son fils unique, qu'il cultive un amour sans bornes pour tous les êtres, un amour sans bornes pour l'univers entier; que cet amour s'épande autour de lui, au-dessus de lui, au-dessous de lui, pur du sentiment rival de ses propres intérêts; qu'il persiste fermement dans cet état d'esprit pendant tout le temps qu'il veille, qu'il soit debout ou assis, qu'il agisse ou qu'il se couche.

« Ses sens sont devenus paisibles. Il est comme un cheval dompté, affranchi de l'orgueil, lavé de la souil-

lure de l'ignorance, insensible à l'aiguillon de la chair, à l'aiguillon de la vie. »

D. Quel est le vice le plus odieux ?

R. C'est l'égoïsme. L'homme le plus méprisable c'est celui qui, même savant, même croyant, même modèle à d'autres égards, « garde pour lui tout ce qu'il reçoit, se renferme dans la jouissance exclusive et personnelle des biens qu'il a recueillis » (1). La grande pensée des Bouddhistes est toujours celle de Çakya-Mouni : la base de la religion, c'est l'amour, le dévouement, la mansuétude.

D. Jésus n'a-t-il pas également recommandé l'amour du prochain ?

R. Oui, mais Çakya-Mouni a le mérite de l'antériorité. Le père Didon, dans son livre sur le Christ, reconnaît que Çakya-Mouni seul, avant Jésus-Christ, a parlé de la mansuétude.

D. Çakya-Mouni ne prêche-t-il pas la solidarité entre tous les êtres vivants ?

R. Oui. Le Bouddha ne préconise pas seulement la compassion de l'homme pour l'homme ; « son immense regard embrasse la nature entière. Les êtres, quels qu'ils soient, sont tous destinés au Nirvâna ; et par les êtres il faut entendre les animaux, les végétaux et même les corps inorganiques. Le Christianisme n'a pas absolument contesté aux animaux la possession d'une âme rudimentaire, et saint Augustin leur accorde une ombre de la Connaissance (*quædam scientiæ similitudo*). Il va plus loin : il admet, non seulement chez les plantes, mais jusque chez les minéraux, quelque chose qui ressemble à l'amour (*velut amores corporum moventa sunt ponderum*,) Les Bouddhistes n'ont pas eu d'hésitation : les substances inorganiques, elles

1. *Avadâna-Çataka* (Livre des Cent légendes).

aussi, se développent, s'agrègent et se désagrègent suivant la loi générale de l'évolution et du transformisme. Nulle part la vie n'est absente dans l'univers. Du moment où la vie est partout, l'amour doit s'étendre à tous les êtres sans exception; et du moment où tous les êtres ont à lutter contre la souffrance avant d'aboutir à la libération, tous ont droit à la Charité. » (L. de Rosny.)

D. Le christianisme a-t-il compris les devoirs de l'homme envers les autres êtres vivants?

R. Non. « Si la morale du christianisme est de beaucoup supérieure à toutes celles qu'ait jamais connues l'Europe, elle n'a nul égard pour les bêtes; c'est en elle une lacune. Le bouddhisme, en Orient, suffit à leur assurer aide et protection. Entre la pitié envers les bêtes et la bonté d'âme, il y a un lien très étroit. On peut dire sans hésiter que, quand un individu est méchant pour les bêtes, il ne saurait être homme de bien (1).

D. Qu'en pensent les philosophes?

R. Descartes et les cartésiens soutenaient que les animaux sont des machines, mais, comme l'a écrit Voltaire: « Quelle pitié, quelle pauvreté d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissances et de sentiments! ».

— « L'attrait moral de l'Asie, c'est le sentiment d'unité qu'on sent dans un monde où l'homme n'a pas divorcé avec la nature, où la primitive alliance est entière encore, où les animaux ignorent encore ce qu'ils ont à craindre de l'espèce humaine. » (Michelet.)

— « Ma mère croyait, et je le crois comme elle, que ces habitudes d'endurcissement du cœur à l'égard des animaux les plus doux, nos compagnons, nos

1. Raynon Fujishima. — *Le Bouddhisme japonais*.

auxiliaires, sont faites pour brutaliser et férociser les instincts du cœur. » (Lamartine.)

— « Pythagore, Plutarque, Montaigne ont recommandé aussi la mansuétude envers les animaux et Schopenhauer dit : « Je dois l'avouer sincèrement : la vue de tout animal me réjouit aussitôt et m'épanouit le cœur; surtout la vue des chiens et puis de tous les animaux en liberté, des oiseaux, des insectes, etc. (1)

D. Le Bouddha revient-il souvent sur ce devoir de sympathie envers les bêtes ?

R. Constamment, il prêchait la bonté envers les animaux. Il conseillait à ses disciples de n'en jamais tuer et de se nourrir des fruits de la terre. Il s'opposait surtout aux sacrifices d'animaux que les brahmâmes faisait aux dieux. Un jour il entra dans un temple où l'on allait égorguer un agneau pour le brûler ensuite : « Arrêtez ! s'écria-t-il avec indignation. C'est ainsi que vous prenez la vie vous qui ne savez pas la donner ! Quelle miséricorde pouvez-vous attendre des dieux, si vous, qui êtes des dieux pour les animaux, vous n'en avez pas pour eux ? Honte à vous, car ces pauvres bêtes sont meilleures que vous. Elles vous donnent le doux tribut de leur lait et de leur laine. Elles ont confiance dans la main qui les tue ! » A ces mots, le roi Bimbisâra, qui assistait au sacrifice, joignit les mains et regarda le Bouddha très étonné. Tous furent conquis. Les prêtes jetèrent au vent le feu de l'autel et le couteau du sacrifice.

D. La pensée du Bouddha, sur ce point, n'a-t-elle pas été quelquefois exagérée par quelques disciples trop zélés ?

R. Oui, elle a été exagérée. Le Divya avadâna racontait qu'un jeune homme, retiré au fond d'une forêt, pour se livrer, dans l'instinct des êtres vivants,

1. Aus A. Schopenhauer's handschrif lichem Nachlas; .

à une pénitence extraordinaire, donna son corps en pâture à une tigresse affamée qui venait de mettre bas. Au moment de consumer ce sacrifice héroïque, il s'écria : « Comme il est vrai que je n'abandonne la vie ni pour la royauté, ni pour la jouissance du plaisir, ni pour le rang de Çakya, ni pour celui de monarque souverain, mais bien pour arriver à l'état suprême de Bouddha parfaitement accompli. »

D. Comment juger cet acte?

R. Comme un acte d'héroïsme inutile, comme une insulte au bon sens. » Quoique le bouddhisme recommande si persévéramment la pitié, il ne défend pas, dans certaines circonstances, de sacrifier un être méchant pour sauver les autres. Seulement il interdit de tuer les êtres vivants, quels qu'ils soient, sans justice ni nécessité (1). »

D. Quelle est la limite de nos droits sur les animaux?

R. Schopenhauer a fort bien résumé la pensée bouddhique en disant : « L'homme simplement juste ne torturera jamais un animal. Le droit qu'a l'homme de disposer de la vie et des forces des animaux repose uniquement sur ce que, là où la clarté de la conscience va croissant, la douleur va grandissant à mesure ; aussi la souffrance que l'animal endure en mourant et en travaillant n'est jamais aussi grande que le serait celle de l'homme à être privé de la chair ou du travail des animaux... Ainsi se trouve déterminée la limite de l'usage que l'homme peut faire sans injustice de la force des animaux (2). »

1. Ryanon Fujishima.

2. Die Wotl als Wille und Vorstellung.

(A suivre.)

EMILE CÈRE.

Le Gérant : LÉON CHAILLEY.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMière, PARIS.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

PAUL MARGUERITTE

M a G r a n d e
ROMAN

Un volume in-18 jésus. — Prix. 3 fr. 50

HENRI LAVEDAN

U n e C o u r

Un volume in-18 jésus. — Prix. 3 fr. 50

AUGUSTE GERMAIN

N o s P r i n c e s
ROMAN

Illustré par M. RADIGUET

Un volume in-18 jésus. — Prix. 3 fr. 50

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE
PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix	Dragon.
Ajaccio	De Peretti.
Amiens	Courtin-Hecquet.
Angers	Lacheze et Cie.
Besançon	Jaquard.
Bordeaux	Bourlange.
—	Dauche.
—	Duthu.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.
Bourg	Montbarton.
Bourges	Renaud.
Brest	Robert.
Caen	Brulfert.
Châlons-s.-Marne	Weill.
Chambéry	Baujat.
Cherbourg	Marquerie.
Clermont-Ferrand	Ribon-Collay.
Dijon	Armand.
Saint-Etienne	Chevalier.
Fontainebleau	Desprez.
Grenoble	Baratier.
Le Havre	Bourdignon.
—	Dombu.
Lille	Tallandier.

Lyon	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
—	Dizain et Richard.
Marseille	Aubertin.
—	Carbonnelle.
Montauban	Bian.
Montpellier	Coulet.
Nancy	Grosjean-Maupin.
Nantes	Vier.
Nice	Visconti.
Nîmes	Catelan.
—	Morin-Fesselier.
Orléans	Herluisson.
Poitiers	Druinaud.
Saint-Quentin	Triquenaux-Devienne
Reims	Michaud.
Rouen	Lestringant.
—	Schneider.
Saumur	Milon.
Toulon	Rumèbe.
Toulouse	M'les Brun.
Tours	Pericat.
Versailles	Flammarion,

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg	Treuttel et Wurtz.
Berlin	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich	Ackermann.
Stuttgart	Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne	Fereira.
--------------------	----------

SUÈDE

Stockholm	Loostroom.
---------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople	Biberdjian.
--------------------------	-------------